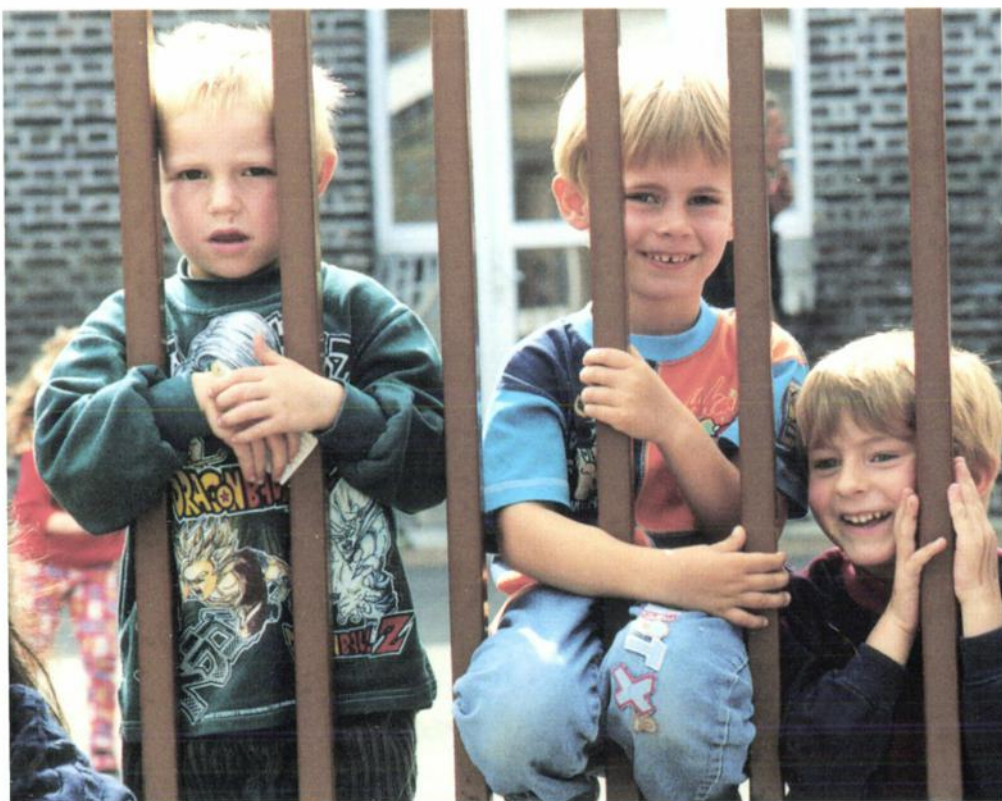


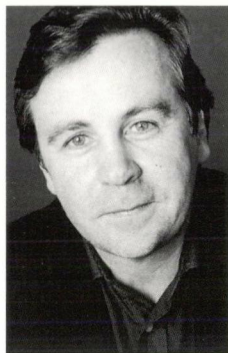
*Dominique
Sampiero*
Le temps
captif



Flammarion

Le temps captif

Dominique
Sampiero



© Frédéric Morelle/Flammarion

« J'ai travaillé trop tard hier soir. Écrire me crée. Me tue. Je suis un voleur.

Les petits pleurent un peu au début. La classe est propre et claire. Elle les menace. Et pourtant ils entrent. C'est le premier pas qui compte.

Je ne suis ni leur père ni leur mère. Et parfois je me sens tout ça.

Ils sont si près de moi que je ne les vois pas. Je fais comme eux. J'entre. Ce miracle se renouvelle tous les jours. Pourquoi n'ai-je pas claqué la porte et ne suis-je pas parti en courant ?

Non, je ne pars pas. Je suis le ver dans le fruit. Je mange la pomme et crache cette mousse.

Lorsque le temps appartient à la décision de l'autre, non seulement dans l'enfance, mais dans l'enfance du monde, l'autre a peur du vide et remplit les êtres qui l'entourent de sa propre folie. C'est le vol, le viol de l'enfance : le temps dérobé. »

D. S.

Né en 1954 dans une famille ouvrière du Nord, instituteur en école maternelle, Dominique Sampiero est l'auteur de recueils de poèmes, de nouvelles et de deux récits, La Lumière du deuil et Le Dragon et la Ramure (éditions Verdier).

À partir de sa propre histoire, il a signé avec Tiffany et Bertrand Tavernier le scénario du film Ça commence aujourd'hui, réalisé par Bertrand Tavernier avec Philippe Torreton dans le rôle principal.



FF7645-99-III

Couverture :

© Jürgen Vollmer - Little Bear 1998

90,00 FF

Flammarion

Le temps captif

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

Éditions Lettres Vives

- La fraîche évidence*, 1995.
Les pluies battantes, 1996.
Retour au sang, 1997.
La chambre au milieu des eaux, 1998.
Le ciel et l'étreinte, 1999.

Chez d'autres éditeurs

- Terre pour une légende*, Cheyne, 1991. Prix Kowalski.
La vie pauvre, La Différence, 1992. Prix Max-Pol Fouchet.
Centre Ville, Paroles d'Aube, 1995.
Lettre par la fenêtre, Dumerchez, 1995.
La claire audience, Cherche-Midi éditeur, 1995.
Épreuve de l'air, Éditions du Laquet, 1998.
La chair de l'image, Paroles d'Aube, 1998.

Nouvelles

- Histoires à deux. Ou presque*, La Bartavelle, 1995.

Récit

- La lumière du deuil*, Verdier, 1997.
Le dragon et la ramure, Verdier, 1998.

Essai

- L'espace du poème*, entretien avec Bernard Noël,
P. O. L., 1998.

Scénario

- Ça commence aujourd'hui*, 1998. Film réalisé par
Bertrand Tavernier.

Dominique Sampiero

Le temps captif

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1999
ISBN : 9782081302280

Les messagers revinrent auprès de Jacob en disant : « Nous sommes allés vers ton frère Ésaü ; et il marche à ta rencontre, avec quatre cents hommes. » Jacob fut très effrayé, et saisi d'angoisse. Il partagea en deux camps les gens qui étaient avec lui, les brebis, les bœufs et les chameaux ; et il dit : « Si Ésaü vient contre l'un des camps et le bat, le camp qui restera pourra se sauver. »

Genèse, xxxii, 6-9.

Prologue

Je ne dors plus. Ou à peine. Un vouloir s'est forgé en moi et suit les mouvements de la lumière. J'aime faire face le premier à l'émission de l'aube. Le matin gicle à 6 heures de mon regard. Je me lève. Mes gestes sont des plis rangés minutieusement pour ne pas réveiller ma compagne. Ou des paillettes. Une fine poussière. J'avance. Tout ce que je touche est pur, affleure comme un paysage à rejoindre. Je pose une eau frémissante. Quelques grains noirs et jaunes de thé. Puis j'écoute mon torse quitter sa lourdeur sous le scintillement de la douche. Je finis de noyer la nuit. Enfin j'ouvre devant moi quelques carrés de blancheur.

Ma main est tantôt un désert, tantôt une grotte. Je n'ai aucun secret à part cette valise blanche où je me dénude de vêtements que je n'enfilerais jamais.

Ce qui avance est si petit qu'il faut m'agenouiller, prendre entre les doigts la fragilité qui va peut-être me briser.

Car au milieu de moi, dans un coin de larmes et de cœur, les jours ont déposé une parole que personne n'a remarquée. Je ne sais pourquoi j'ai besoin de mâcher cette lumière qui tombe comme si c'était mon sang. Ma vie avance avec ce matin. J'use de toutes les astuces pour l'appeler à moi.

Certains jours je parle en chuchotant. J'appuie sur PLAY et écoute la voix sortie de ma gorge. Je recule de quelques pas pour scruter de loin l'objet noir posé sur un rebord. C'est peut-être lui la merveille. J'écoute attentivement. J'espionne. Il s'agit d'entendre comme si c'était un autre et de me voler quelques phrases.

À chaque nouveau chapitre, je m'imprègne de ces disparitions : raconter comme si je n'étais pas là. Il m'arrive de sortir de la pièce, de laisser la porte entrouverte et d'entrer comme si je surprénais quelqu'un parlant haut et seul

Je me promène de temps en temps dans cette mémoire, je ne piétine que moi. Je me traverse. Non, je m'incarne. Mon corps est celui d'un autre. Je suis une ombre légère. Puis je sors en claquant la porte.

La parole est tombée un jour à mes pieds et c'est comme si je l'avais crachée. J'ai dans la bouche un immense champ désert, et à la place de la langue, rien, un peu de terre grasse. À force d'endosser la plaine je n'ai plus de mot. Ni pour elle. Ni pour moi.

Journal d'une fièvre

Je ne suis pas un aigle. Mais écrire parfois me donne de l'air. Un fou rire m'ébranle à chaque fois que l'on me demande, ça vous a pris quand? j'ai l'impression que l'on se moque de moi! J'ai envie de répondre : jamais! Jamais parce que j'ai toujours dérobé mes livres. Ceux à lire. Et les autres.

J'écris dans les toilettes, en conduisant, la nuit, le soir, ou en classe quelques mots saisis entre deux comptines, j'écris entre deux divorces, une psychanalyse, les salles d'attente, mes rendez-vous avec la sexologue, l'étiopathe, les enfants à conduire à la piscine, la voisine qui me fait ses confidences, le dentiste pour un bridge, c'est long, c'est cher, la pelouse à tondre, un atelier d'écriture avec des mamans enceintes, non, pas cette année, manque de budget, une pile de manuscrits à lire, le projet d'école, la réunion de concertation, une inscription

de dernière minute, une lecture à la médiathèque de je ne sais plus où, les médicaments à ramener pour la voisine, forcément elle est dépressive, une émission de radio, non, pas possible, c'est pendant les heures de classe, la hiérarchie ne voudra jamais, et patati et patata, alors rien de bien reluisant quoi, je suis ou je suis pas écrivain ? j'en sais rien, je m'en tape, j'ai pas le temps. Mon sang est désormais cloué mot à mot, à s'étourdir, refusant ce qui bouge au fond, le jetant, non, le piétinant ; les phrases devenues blanches, unanimes, sont des petites morts, et la peau ne sent plus rien, bercée par le sommeil des longues léthargies grises. Je fouille dans cette glaciation, je triture, pour éveiller quoi ? l'élan qui rend vivant toute forme, fût-elle d'os, de viande ou de moelle. Mes mains ne trouvent plus passage.

En fait je coule, j'y arrive pas. La seule façon de m'en sortir, c'est la fièvre. Me branche sur le deux cent mille, fais péter les plombs, feu de tout bois, commence plusieurs livres en même temps, m'enregistre, tape, dictaphone, triture, saccage, avec deux projets avortés en bricole un, déploie plein de cahiers, feuilles, chemises en carton avec des titres prometteurs, rature des livres, arrache, colle, froisse, enferme plein de carnets en quarantaine dans de sombres tiroirs, hop, note, une

phrase, un mot, quelque chose ! un peu une façon de se shooter à la prise rapide, au journal intime, remue-toi ! remue-toi ! et surtout prends note, comme t'as pas de mémoire, ça te servira ! C'est fou ce que l'on fait par gentillesse. Car j'ai toujours été un gentil garçon. Paraît-il. On dit aussi : sage comme une image.

Alors devant cette voix grave, une sorte d'étourdissement, en quelque sorte des retrouvailles, avec qui ? avec quoi ? rien, retrouver ce qui ne nous a jamais été donné, mais qui est là, pantelant.

J'écris à contre-courant. J'ai peur. J'ai froid. Mes doigts se glacent d'une solitude qu'ils voudraient dépecer. Dès que surgit devant moi le désir blanc du signe, mon élan est si ardent qu'il devient lyrique. Adolescent. Amoureux.

Avec le temps, j'ai gagné en maîtrise, en tristesse ; je cherche un peu de place pour parler des autres. Mon Dieu, aidez-moi à ne pas oublier ceux qui m'ont fait naître !

À mon insu s'est glissée une haine. Je veux me convaincre que je me suis fait tout seul. Il y a un étron dans ma tête : n'être d'aucune famille.

Car l'enfance n'est pas haute, jamais, au contraire, toute petite blottie au ras des herbes, avec les hérissons, les sauterelles, le poil-à-gratter, les boules blanches d'aubépine qui claquent sous les pieds, les lombrics coupés en quatre, la limace orange, le scarabée noir sur lequel on crache et qui saigne, les ricochets, les tiges poule ou coq ? On pisse dans les fourmilières, on taille les arcs et les flèches pour tirer le plus loin. L'enfance est accroupie et se cache, par malice, pour faire peur à ceux qui nous cherchent. Pour voir s'ils nous aiment.

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en mars 1999

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 1999
N° d'édition : FF 764504 - N° d'impression : 46486